

## CHAPITRE XXVIII

Vico adversaire de Descartes. — Ses plaintes sur le discrédit des langues anciennes et de l'histoire. — Critiques contre le criterium de l'évidence. — Descartes accusé d'épicurisme pour ce qui lui appartient en propre. — Railleries contre le *Cogito, ergo sum*. — Métaphysique de Vico puisée dans la signification primitive des anciens mots latins. — Méthode ontologique. — Dieu premier vrai et premier être comprenant en lui toutes choses. — Condition de la science parfaite. — Théorie platonicienne des genres et des formes des choses. — Points métaphysiques à place de la doctrine cartésienne de la matière. — Opposition de la *Science nouvelle* et de la méthode cartésienne. — Influence de Descartes sur Vico. — Le cardinal Gerdil. — Sa vie et ses ouvrages. — Défense de la physique de Descartes. — Toutes les formes de l'athéisme combattues avec le cartésianisme. — Reconnaissance pour les services rendus par Descartes à la religion et à la morale. — Incompatibilité de ses principes avec ceux de Spinoza. — Immatérialité de l'âme démontrée contre Locke. — Malebranchisme du cardinal Gerdil. — Défense de Malebranche contre Locke. — Réfutation de l'empirisme en morale et en esthétique. Autorités invoquées en faveur de Malebranche. — Éclectisme du cardinal Gerdil.

Lorsque Vico, dans les dernières années du dix-septième siècle, quitta la solitude de Valtolla (1), après neuf ans passés dans des méditations profondes sur l'antiquité, l'histoire, les langues et la philosophie de Platon, il se trouva, à son retour à Naples, comme un étranger dans sa propre patrie. Il ne put voir, sans indignation et sans douleur, la révolution opérée dans les esprits par le triomphe du cartésianisme, le prompt et presque universel discrédit de toutes études qui lui étaient chères. Ses lettres, ses discours, ses opuscules (2), retentissent de plaintes amères sur l'aban-

(1) Il y avait fait l'éducation des enfants d'un seigneur napolitain.

(2) Je cite l'édition qu'en a donnée le marquis de Villarosa : *Opuscoli di Giovanni Battista Vico*. Nap., 1818, 3 vol. in-8.

don des langues, de l'histoire, des langues et consciencieuses recherches, et aussi de l'éloquence et de la poésie. Il gémit de voir les livres fermés sur l'autorité de Descartes qui a dit : savoir le latin, c'est ne savoir rien de plus que ce que savait en bas âge la fille de Cicéron (1) ! Si on lit encore les philosophes anciens, on ne les lit plus que dans des traductions. Qu'est-il besoin de livres, de bibliothèques, de longues recherches avec cette claire et distincte perception par laquelle, au dire des cartésiens, chaque esprit se suffit à lui-même et suffit à tout ? Cette méthode que Descartes prône partout, et veut mettre partout, a engourdi et paralysé tous les esprits. On veut bien être savant et philosophe, mais sans se donner aucune fatigue ; on ne prend plus la peine de soumettre aux expériences les spéculations sur la physique. Pour la morale, les cartésiens nous renvoient à celle de l'Évangile, comme à la seule qui soit nécessaire. Encore moins étudie-t-on ce qui regarde la politique, sous prétexte qu'elle ne réclame qu'une aptitude naturelle et une heureuse présence d'esprit. Si on fait encore des livres, ce ne sont plus que des manuels, des abrégés, des nouvelles méthodes, qui dispensent de toute recherche et de tout travail. La facilité, voilà seulement par où se recommandent les livres nouveaux, et la cause du grand succès de la méthode de Descartes qui flatte la faiblesse de la nature humaine.

Descartes, dit encore Vico, a fait ce que font tous les tyrans qui d'abord, en protestant au nom de la liberté, gagnent des partisans, et s'emparent du pouvoir, puis, devenus les maîtres, exercent une plus dure tyrannie que celle qu'ils ont renversée. De peur de voir sa domination ébranlée, il s'efforce de faire abandonner l'étude de tous les autres philosophes, sous le prétexte que, par le secours de la seule

(1) « Saper di latino non è saper piu di quello che sapea la fantè di Cicerone. *Opuscoli*, etc., t. II, p. 139. » Je ne sais sur quelle autorité Vico attribue à Descartes cette boutade contre les langues anciennes, mais elle a quelque analogie avec d'autres rapportées par Sorbière et Baillet.

lumière naturelle, un homme peut savoir tout ce que les autres hommes ont su. Une jeunesse naïve et désireuse de s'épargner du travail n'est que trop disposée à goûter cette doctrine. Mais en réalité, selon Vico, comme selon Huet, Descartes, quoiqu'il le dissimule avec beaucoup d'art, était très-savant et très-érudit, versé en toute sorte de science et de philosophie, et le plus grand mathématicien du monde. D'ailleurs il vivait toujours dans la méditation et la retraite, et enfin, ce qui importe le plus, il avait une intelligence telle qu'on n'en rencontre pas deux en un même siècle. Qu'un homme ainsi doué suive son propre jugement, il le peut, mais ce n'est pas une raison pour qu'un autre le puisse. Qu'on lise Platon, Aristote, Épicure, saint Augustin, Bacon, Galilée, et non pas seulement Descartes, qu'on médite autant que Descartes a médité, et alors seulement pourront se former dans le monde des philosophes d'un mérite égal au sien. Mais c'est ce que Descartes n'a pas voulu, par un conseil digne de la perfide politique des tyrans.

Vico n'est pas un sceptique, comme Huet; il n'attaque pas en lui-même le criterium de l'évidence, mais l'application universelle que voulaient en faire les cartésiens, et cette méthode géométrique à laquelle ils prétendaient soumettre tout ordre d'idées et de questions. Il veut que, tout en faisant la part de la raison individuelle, on fasse aussi celle de l'autorité; il veut qu'à côté de la méthode géométrique, qui rectifie et démontre, mais ne découvre pas, à côté de l'évidence, qui ne peut s'appliquer à toutes choses, on donne une place à l'induction et à ces puissantes conjectures par où on arrive à la vérité, et dans lesquelles éclate le génie. Il accuse les cartésiens de faire sortir les mathématiques de leurs véritables confins pour étouffer l'induction, pour tuer l'histoire, la physique, l'éloquence, les arts, tout ce qui n'est pas susceptible d'une démonstration exacte et d'une certitude absolue. Qu'on cherche, dit Vico, l'évidence dans les nombres, dans la géométrie, mais qu'on ne l'exige pas dans la vie,

dans la politique, dans les sociétés. L'histoire qui explique l'homme, la politique qui le conduit, l'éloquence qui l'entraîne, la morale qui le perfectionne, ne sont pas l'œuvre d'un raisonnement géométrique, mais de l'induction et de la conjecture. Ce n'est pas à sa méthode, mais à son génie, que Descartes doit ses découvertes. Quant à sa méthode, elle n'a rien produit que des mathématiciens et des critiques. Mais il a beau s'isoler dans sa géométrie, abolir le passé, mépriser les œuvres des grands hommes, l'érudition perce au travers de ses raisonnements, il affecte l'indépendance et l'originalité, et on voit qu'il n'est puissant que pour avoir médité ses devanciers. Vico blâme donc Descartes d'être tombé dans l'excès contraire à ceux qui ne jureraient que sur l'autorité du maître. Il a eu raison de s'élever contre l'ancien esclavage de la pensée, mais il est allé trop loin en prétendant faire régner le propre jugement de chacun, à l'exclusion de toute autorité. Il serait temps enfin d'éviter l'un et l'autre excès, de suivre son propre jugement, mais sans rejeter entièrement l'autorité, d'avoir de l'ordre et de la méthode, mais seulement autant que le comporte chaque espèce de connaissance (1). Enfin le criterium de la vérité n'est pas seulement dans la raison individuelle, mais dans le sens commun, lequel se compose de jugements sans réflexion communs au genre humain tout entier. Ces critiques de Vico n'atteignent, on le voit, que des abus et des excès, et non pas le principe même de la méthode cartésienne.

A la métaphysique de Descartes il oppose l'esquisse d'une métaphysique dont les traits principaux sont empruntés à Pythagore, à Platon et à Leibniz. Le spiritualisme de Descartes est sublime, mais il est pris tout

(1) Ces diverses critiques sont éparses dans les lettres et les opuscules de Vico. Voir particulièrement, *Dissertatio de nostri temporis studiorum ratione*, les Lettres au P. Vitri, de la Compagnie de Jésus, *Opuscoli di Vico* (t. II, p. 215), à Francesco Solla (t. II, p. 195), à Tomaso Rossi (t. II p. 236) et sa réponse à un article du *Giornale dei letterati italiani* contre son traité *De antiquissima Italorum sapientia* (t. II, p. 39).

entier à Platon ; l'épicurisme, voilà, selon Vico, le caractère de tout ce qui lui appartient en propre, soit en physique, soit en métaphysique. A son *Traité des passions*, il reproche d'être du domaine de la médecine plutôt que de la morale. A combien de sophismes Descartes n'a-t-il pas recours pour assigner à l'âme une résidence matérielle dans le corps, et la loger dans la glande pinéale, comme une araignée dans sa toile ! Avec tout cela, il n'aboutit qu'à établir une contradiction systématique entre l'âme et le corps, qu'Épicure, plus conséquent, faisait disparaître en niant l'existence de l'esprit. En témoignage de cette tendance épicurienne de Descartes, Vico allègue encore une preuve fort inattendue, celle du grand nombre d'images tirées des choses matérielles dont Descartes se sert dans les *Méditations*. A Malebranche il reproche d'établir un parallélisme entre les propriétés de la matière et les facultés de l'âme ou les propriétés de l'esprit (1).

Vico désapprouve fort ces dogmatiques qui veulent surbordonner toute certitude à la métaphysique, et prescrivent, pour y arriver, de faire d'abord table rase de l'intelligence. Il condamne le doute méthodique, et il se raille du *Cogito, ergo sum*, qu'il n'a garde, il est vrai, de contester, mais qu'il estime non moins insignifiant qu'incontestable. Grâce à Descartes, nous voilà donc, dit Vico, à tout jamais assurés de notre existence. Mais ce beau raisonnement n'est-il pas tout entier emprunté au Sosie de l'*Amphytrion* de Plaute qui, troublé dans le sentiment de son identité par Mercure revêtu de sa propre figure, comme par le génie trompeur de Descartes, se fonde et se rassure sur cette démonstration ?

Sed quum cogito, equidem certo idem sum qui semper fui.

Vico a reproduit plusieurs fois contre Descartes cette plaisanterie plus spirituelle que juste (2), s'obstinant à ne

(1) Lettre à Tomaso Rossi, t. II, p. 236.

(2) *De antiquissima Italorum sapientia*, cap. II.

voir dans cette première vérité si féconde une connaissance insignifiante et vulgaire, dont un idiot est susceptible, et non une haute vérité qu'un métaphysicien seul puisse découvrir. Qu'est-ce que le *Cogito*, selon Vico ? Rien qu'un pur phénomène, un fait de conscience, que les sceptiques n'ont jamais nié, mais non un fait de science, parce qu'il ne nous donne pas la raison et la cause de notre être.

Au lieu de procéder comme Descartes, Vico suit une méthode ontologique, et, à l'exemple de son compatriote Jordano Bruno, nous transporte immédiatement au sein du premier être (1). La philosophie dans laquelle on établit d'abord l'être et le vrai, ou pour mieux dire, le vrai être, pour en déduire par après l'origine et le criterium de toutes les sciences subalternes, voilà, selon Vico, la seule vraie philosophie. Il prétend retrouver tout entière cette métaphysique profonde dans la signification primitive des anciens mots de la langue latine, fidèles dépositaires de la sagesse antique des premiers sages de l'Italie, sans doute par opposition à Descartes, et pour démontrer contre les cartésiens l'importance des langues et des traditions. De là son traité *De antiquissima Italorum sapientia ex linguæ latinæ originibus eruenda*, imitation du *Cratyle* où Platon cherche aussi une philosophie dans les origines du langage (2).

Laissons de côté ces étymologies arbitraires, pour exposer sa métaphysique elle-même. Identité du vrai et du fait, ou du vrai et de l'être, voilà le premier principe de son système. Dieu seul est le premier vrai, parce qu'il est le premier facteur de toutes choses, et parce qu'il comprend en lui tous leurs éléments. Dieu est éminemment toutes choses ; il est l'être infini, et toutes choses ne sont

(1) Nous extrayons ce court aperçu de la *Métaphysique* de Vico, du traité *De antiquissima Italorum sapientia* et des *Défenses* qu'il en a faites.

(2) Il a été traduit en italien par le marquis de Villarosa (3<sup>e</sup> volume des *Opuscoli*) et en français par M. Michelet.

par rapport à lui que des dispositions et des participations de l'être. De là sa science souveraine. Il sait tout parfaitement parce qu'il contient tout en lui, parce que seul il met tout en œuvre. Il n'y a en effet de science parfaite que de ce dont on connaît les causes et les origines, que de ce qu'on a fait soi-même. Les seules connaissances vraies sont celles dont les éléments sont choisis, disposés par nous et contenus en nous, à l'imitation de la connaissance divine. Vico ramène toutes les sciences à cette idée du vrai, et mesure sur elle leur degré de vérité. L'homme ne sait parfaitement que les mathématiques, parce que lui-même il les construit, comme Dieu construit l'univers (1).

Mais si Descartes ne réussit pas à confondre le sceptique par le doute méthodique et le *Cogito*, comment Vico espère-t-il les réduire au silence et les contraindre à admettre tout d'abord ses principes sur Dieu, sur le vrai et sur l'être? Les sceptiques ne nient pas qu'il y ait des apparences et des effets; or, selon Vico, cela suffit pour les contraindre à confesser qu'il y a des causes et une compréhension de ces causes, laquelle recueille en soi toutes les manières et les formes avec lesquelles les choses se sont produites, vérité première et infinie, qui est Dieu, mesure à laquelle se rapportent toutes les vérités humaines, point de départ de la vraie métaphysique. Faute d'avoir vu que la vraie cause doit contenir en elle tous les éléments des choses et qu'elle n'a besoin que d'elle-même pour produire son effet, les métaphysiciens, selon Vico, sont tombés dans les plus graves erreurs. Tantôt ils nous représentent Dieu comme opérant à la façon d'un ouvrier, tantôt ils supposent que les choses créées peuvent à leur tour être causées d'autres choses. Vico est en effet d'accord avec les cartésiens pour faire de Dieu l'unique cause de tous les mouvements de l'âme et du corps.

(1) Geometrica ideo demonstramus quod facimus. Physica si demonstrare possemus, faceremus; hinc impiæ curiositatis notandi qui Deum a priori probare student. (De antiquissima Italorum sapientia.)

De Dieu, il descend au monde, aux formes et aux genres des choses. Rejetant les universaux de l'École, il considère, à la suite de Platon, les formes physiques comme des simulacres des formes métaphysiques, qui sont les idées en Dieu ou les types éternels des choses, le sceau dont les genres ne sont que l'empreinte. Quant aux qualités sensibles, comme les cartésiens, il ne leur donne d'existence que dans l'âme; comme eux aussi il change les animaux en de simples machines. Il prétend même retrouver l'automatisme dans l'étymologie de *brutum*, qui d'abord aurait signifié immobile, preuve, suivant lui, que les anciens croyaient que les brutes sont des machines mues par des causes agissant du dehors, tandis que l'homme est mù par une cause intérieure.

Entrant ensuite, comme il le dit, dans le champ des essences, il substitue, de même que Leibniz et Fardella, la notion de force à celle d'une étendue matérielle inerte, et à ce qu'il appelle l'épicuréisme physique de Descartes. Si Descartes semble réussir mieux qu'Épicure dans l'explication des phénomènes particuliers, c'est uniquement, selon Vico, à cause de sa grande habileté en géométrie et en mécanique; mais sur les principes, il n'est pas moins embarrassé qu'Épicure lui-même. Il y a nécessité d'admettre quelque chose d'antérieur à l'étendue qui la produise et la soutienne. De même qu'il faut distinguer le mouvement et l'effort, il faut distinguer l'extension et une vertu d'extension qui précède l'étendue, mais n'est pas elle-même étendue, et, en conséquence, est indivisible. Caractériser la matière par la seule étendue, c'est la caractériser, selon Vico, comme selon Bossuet, par ce qu'elle est en acte et non pas par son essence. Or, antérieurement à l'acte, il y a l'essence, laquelle nous est connue par la métaphysique qui dépasse la physique, et qui donne la raison des choses qu'elle considère. On est donc obligé de concevoir un principe inétendu et indivisible d'extension et de mouvement, car il ne serait pas digne de la sagesse de Dieu de séparer en deux éléments ce qu'il a pu réunir en un seul.

C'est à ce principe simple, indivisible d'étendue et de mouvement, que Vico donne le nom de point métaphysique. Il définit les points métaphysiques ; une vertu indéfinie d'extension et de mouvement, laquelle se retrouve toujours égale sous les étendues les plus diverses, et sous les mouvements les plus inégaux. En suivant les cartésiens, comment faire dériver de Dieu la réalité de la matière, sans le faire lui-même étendu et divisible ? L'étendue en essence est bien en lui, mais non l'étendue en acte, ce qui veut dire qu'il contient une vertu indéfinie d'extension et de mouvement. Telle est la théorie des points de Vico, qui est la partie la plus remarquable de sa métaphysique. Quoiqu'il prétende la tenir de Pythagore et de Zénon et la retrouver dans la synonymie de *punctum* et de *momentum*, il est difficile de ne pas y voir plus directement l'influence de la monadologie de Leibniz.

Nous avons signalé les traits les plus importants de la métaphysique de Vico dans ses rapports et dans son opposition avec celle de Descartes. La principale gloire et la grande originalité de Vico est dans la *Science nouvelle*, et non dans cette métaphysique incomplète qui semble ne pas avoir laissé de trace en Italie (1). La critique de la *Science nouvelle* nous emporterait hors de notre sujet. Nous nous bornerons à faire remarquer que la *Science nouvelle* est une philosophie fondée sur l'histoire et les langues, en opposition, à ce qu'il semble, au dédain affecté par les cartésiens pour toute espèce d'érudition. Vico a raison sans doute de reprocher aux cartésiens leur mépris pour l'histoire, mais il a tort de mettre en opposition la philosophie qui étudie l'homme en lui-même et la philosophie qui étudie l'homme en société. Comment la philosophie de l'histoire trouvera-t-elle les lois de l'humanité, comment remontera-t-elle à ses origines, sinon avec l'indispensable lumière de la connaissance de la nature humaine ?

(1) Voir le discours du docteur Bertinaria, *Sull' indole e le vicende della filosofia italiana*. Torino, 1846, in-12, 100 pages.

Quelle est cette base commune des nations qui, suivant lui, en est l'objet, quel est ce sens commun qui en est la règle, sinon les tendances communes de la nature humaine et les idées universelles de la raison ? Le grand mérite de Vico est d'avoir éclairé les vieilles chroniques du monde, les origines et les lois de l'humanité, avec ces lumières empruntées à la science de la nature humaine. Entre la *Science nouvelle* et les *Méditations*, il n'y a donc pas opposition, comme il le croit, mais seulement diversité de point de vue, de même qu'entre l'homme individuel et l'humanité.

Nous terminerons ce coup d'œil rapide sur le cartésianisme italien par le cardinal Gerdil, le plus fidèle, le plus zélé des disciples de Descartes et de Malebranche que nous ayons encore rencontré par delà les monts. Le cardinal Gerdil dans ses écrits en faveur de Descartes s'autorise de l'exemple du cardinal de Polignac (1). Mais combien ne l'emporte-t-il pas par ses connaissances, sa piété, son autorité, sinon par les grâces et par l'esprit, sur le brillant auteur de l'*Anti-Lucrèce* ? Gerdil

(1) Né en Savoie à Samoens, en 1718. Il entra très-jeune dans la congrégation des Barnabites. Il fit son cours de théologie et de philosophie à Bologne où il eut pour maître Zanotti. Après avoir enseigné la philosophie à Macerata et à Casal, il eut une chaire de philosophie et de morale dans l'université de Turin. Chargé par le roi, Charles-Emmanuel III, de l'éducation de son petit-fils, il composa, comme Bossuet et Fénelon, un certain nombre d'ouvrages pour son royal élève. Il fut nommé cardinal, en 1777, par Pie VI et résida à Rome jusqu'à ce qu'il en fût chassé par l'occupation française, en 1798. A la mort de Pie VI, il se rendit au conclave de Venise où il aurait été élu pape sans le veto de l'Autriche qui ne voulut pas d'un candidat savoyard, devenu français par les victoires de la république. Après l'élection de Pie VII, il retourna à Rome et y mourut en 1802. Il faut consulter, pour la vie et les ouvrages de Gerdil, son éloge en italien, prononcé dans l'assemblée générale des Arcades en 1804, par le P. Fontana depuis cardinal. Cet éloge qui a été traduit en français et accompagné de notes par l'abbé d'Auribeau, est en tête de ses œuvres complètes. C'est sous les auspices du cardinal Fontana qu'ont été publiées, à Rome, de 1806 à 1820, les Œuvres complètes de Gerdil, en 15 vol. petit in-4°. J'indique aussi une thèse en italien sur ses ouvrages et sa philosophie par l'abbé Giovanni Francesco Bosco, in-8°, de 220 pages. Turin, 1856.